

## Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



### Les migrations de l'écriture

Émile Ollivier, *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel, 2001, 230 p., 23,95 \$.

Suzanne Lantagne, *La marche*, Québec, L'instant même, 2000, 110 p., 14,95 \$.

Frédéric Lapierre, *Le banc*, Montréal, Varia, 2000, 132 p., 17,95 \$.

Michel Lord

Numéro 103, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37930ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (2001). Compte rendu de [Les migrations de l'écriture / Émile Ollivier, *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel, 2001, 230 p., 23,95 \$. / Suzanne Lantagne, *La marche*, Québec, L'instant même, 2000, 110 p., 14,95 \$. / Frédéric Lapierre, *Le banc*, Montréal, Varia, 2000, 132 p., 17,95 \$.] *Lettres québécoises*, (103), 37–38.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2001

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Émile Ollivier, *Regarde, regarde les lions*, Paris, Albin Michel, 2001, 230 p., 23,95 \$.

Suzanne Lantagne, *La marche*, Québec, L'instant même, 2000, 110 p., 14,95 \$.

Frédéric Lapierre, *Le banc*, Montréal, Varia, 2000, 132 p., 17,95 \$.

# Les migrations de l'écriture

*Les nouvelliers s'acbarnent à dire le monde  
dans ses inlassables déchirements.*

NOUVELLE  
Michel Lord

**D**E TOUS LES ÉCRIVAINS DE LA DIASPORA HAÏTIENNE, Émile Ollivier est sans doute l'un des plus célèbres. Québécois depuis plus d'un tiers de siècle, ce n'est pourtant que dans la quarantaine qu'il commence à édifier son œuvre de fiction, inaugurée par un recueil de nouvelles (*Paysage de l'aveugle*, Pierre Tisseyre, 1982), puis constituée par la suite d'une série de romans publiés surtout en France. Pour ceux qui, comme moi, commenceraient à fréquenter son œuvre par la fin, c'est-à-dire par son dernier livre, *Regarde, regarde les lions*, il y a fort à parier qu'ils auront le goût de pousser plus avant leur connaissance de cet imaginaire extrêmement attachant.

Ollivier ne se complait pas dans les arcanes de l'expérimentation littéraire. Il serait plutôt de la lignée des conteurs qui charment leur auditoire

par la magie de leur parole, transformée ici en écriture, mais une écriture qui s'amuse à jouer avec certains procédés de narration, dont le plus frappant est l'utilisation mouvante de la voix narrative. Ainsi, dans « Nocturne », l'histoire est racontée par un narrateur apparemment externe, qui, brusquement, embraye son discours sur le ton personnel : « [...] le narrateur, qui a la réputation de ne pas craindre de faire siennes les aventures qu'il rapporte, va prendre cette histoire à son compte, assumer les faits et écrire au "je". » (p. 175-176)

Au delà de ce procédé de changement de voix, ce que ce passage révèle est des plus intéressants. Sous tous ces « il » et ces « je », il y aurait de l'autobiographique. Pas étonnant, quand on songe que la plupart des nouvelles représentent des destins de migrants venus du Sud vers le Nord, essentiellement d'Haïti ou des Caraïbes vers Montréal, les États-Unis ou l'Europe.

Il va sans dire toutefois que ces textes ne sont pas des copies conformes du réel de l'auteur, mais certainement des tableaux métaphoriques de sa relation au réel tout autant qu'à l'imaginaire. Il y a ainsi deux grands pôles qui sont exploités dans les quatorze nouvelles de ce recueil : le *réel* le plus cru, le plus dur, le plus insupportable, vécu tant par les humbles que par les « grands », et le *magique*. Point de fantastique en tant que tel, mais une forme de réalisme magique (ou maléfique) dans

un certain nombre de nouvelles : dès l'ouverture, dans « Lumière des saisons », un rosier semble habité (il est hanté par une personne assassinée) ; « Une nuit, un taxi » donne forme au mythe de la femme qui « revient hanter le monde des vivants » (p. 29) pour donner amour, vie et mort ; Bébé Doc est dépeint dans « Des nouvelles de Son Excellence » sous les traits de Papaphis dans sa retraite malheureuse du sud de la France. Dans la chute, il reçoit la visite surprise du fantôme d'un homme qu'il avait fait fusiller pendant son régime de terreur. Parfois, la terreur est d'un autre ordre et tourne même au comique, comme dans la nouvelle éponyme, où un homme découvre qu'il doit jouer le rôle d'un lion dans un cirque avec un vrai lion, qui se révèle être aussi faux que lui.

Émile Ollivier cherche ainsi à créer une sorte de tapisserie de la vie et de la mort, en ressuscitant les passions les plus privées et des moments insoupçonnés de l'Histoire. Chaque nouvelle est écrite dans une langue qui coule de source où percent ici et là des fragments de discours émotifs denses et intenses.

## Marcher, errer, aimer, douter...

De manière encore plus erratique et fragmentaire que chez Ollivier (serait-ce dû à son métier de comédienne et de metteuse en scène ?), Suzanne Lantagne problématise le déplacement, l'errance non seulement à travers l'espace, mais surtout en son for intérieur : « Avancer, zigzaguer, déambuler, parader, trotter, errer, grimper, ramper, gambader, foncer, marcher [...] fuir. » (p. 30-31) Et l'on pourrait ajouter : aimer et douter. Les nouvelles de Lantagne portent moins sur la marche en tant que telle que sur l'amour qui aide à vivre, mais rend aussi la vie impossible. Comme certaines de ses nouvelles très courtes sont disposées comme des poèmes, je serais tenté d'évoquer à son propos la figure mironnienne de « La marche à l'amour ». Cette marche oscille entre l'érotisme délicat du goût pour les « beaux jeunes hommes ébahis, bien bandés, quasiment sucrés, du velours sur les fesses » (p. 32), qui cherchent « le réconfort d'une mère » (p. 61), et le doute, le questionnement, comme si rien n'était stable ni même réel — parfois l'amant n'est que fantasmé. La nouvelle éponyme illustre bien cette double thématique,



Émile Ollivier



# Le poème en revue



## L'HEURE DU PRÉCAIRE

### Bulletin d'abonnement



Abonnement pour cinq (5) numéros par année  
(Toutes taxes incluses)

Tarif au numéro: 11,50 \$

ABONNEMENT RÉGULIER 41,41 \$ [ ]

ABONNEMENT À L'ÉTRANGER (TRANSPORT INCLUS) 51,76 \$ [ ]

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Veuillez m'abonner à partir du numéro \_\_\_\_\_

Tél. : \_\_\_\_\_ Téléc. : \_\_\_\_\_

Courriel : \_\_\_\_\_

C. P. 48774, OUTREMONT,  
(QUÉBEC) H2V 4V1

qui s'enroule autour d'une multitude de préoccupations : des souvenirs amoureux, aventuriers, politiques aussi (les horreurs de la guerre en Indonésie), donc branchés sur une certaine actualité. Le tout se termine sur une page complète composée de questions toutes laissées sans réponse aucune.

Par une écriture épurée, bien que portant les marques de la (post)modernité (l'errance, la fragmentation modélisent le discours), Suzanne Lantagne, dans ces quatorze nouvelles, poursuit ainsi de belle manière une œuvre lancée il y a six ans déjà (*Et autres histoires d'amour...*, L'instant même, 1995).

## Un banc... d'essai

Certains auteurs surgissent dans la vie littéraire avec une première œuvre fulgurante, d'autres laissent plutôt deviner un talent encore latent. Loin de moi l'idée de vouloir tuer dans l'œuf l'énergie créatrice d'un jeune auteur, mais force est de constater que *Le banc* de Frédéric Lapierre, le premier livre de ce jeune cinéaste, appartient à la deuxième catégorie. L'écriture se veut parfois provocatrice mais, dans l'univers des Rabelais, Sade et autres Lautréamont, les dévoreurs de livres en ont vu bien d'autres que cette scatologie adolescente :

*J'aurais voulu me faire dégeler une livre de steak bachié dans le cul que j'aurais pas eu un aussi grand sourire. Vous trouvez ça vulgaire ? Oh là là, les tout-petits. Si vous aviez été à ma place [...] ça vous apparaîtrait plutôt sympa comme réflexions.* (p. 18-19)

Dans cette nouvelle qui ouvre le recueil, « Le bonheur », le narrateur, bien qu'il soit malheureux (Hélène l'a laissé tomber), finit par avoir « le vent dans les couilles » (p. 27), avant de se retrouver à l'hôpital après une tentative de suicide. Baroque, diriez-vous ? Pas vraiment. Avant tout quelqu'un qui cherche sa forme, un ton et une écriture...

Si par ailleurs ce recueil a une unité, c'est moins autour de la figure du banc — que la quatrième de couverture essaie sans grand succès de justifier (« comme un point isolé, néanmoins ouvert sur le monde ») — que de celle de l'amour et de son absence, de la maladie et de la mort. Les personnages de Lapierre sont seuls ou vivent des drames à deux : ils

tentent de se suicider, sont assassinés de manière absurde (« L'appartement »), essaient de survivre au suicide d'un ami, d'un fils (« Triptyque dans le métro ») ou sont éprouvés par la mort d'une mère (« Voyage à la mère ») ou d'un patient (« L'arbre et le docteur »).

Heureusement pour le lecteur, plus on avance dans le recueil, plus l'écriture se fait sobre, comme si l'auteur faisait l'apprentissage du métier d'auteur en cours de route.

